

polka

#4

MAGAZINE

LA REVUE DU
PHOTOJOURNALISME

BRUNO BARBEY | JEAN-GABRIEL BARTHELEMY | MARCUS BLEASDALE

SARAH CARON | MARIE-LAURE DE DECKER | CEDRIC GERBEHAYE | LAUREN GREENFIELD | DIANE GRIMONET

DEREK HUDSON | ANTONIN KRATOCHVIL | **BEN LOWY** | CHRIS MORRIS | MARC RIBOUD

Bagdad vu de la fenêtre d'un blindé américain



CHANGER DE REGARD SUR LE MONDE

M 02169 - 3 - F: 5,00 € - RD





PARIS, 7 JANVIER 2008
RAYAN ET MAROUAN

« J'ai fait peu de photos hors des chambres. J'ai saisi ce moment où Rayan et Marouan, les enfants de Malika, jouaient au foot dans le couloir, alors que dans cet hôtel c'est interdit, tout comme mettre de la nourriture au frais sur le bord de la fenêtre ou cuisiner. Du coup, le budget des familles est grevé car elles doivent acheter de la nourriture toute prête. »

A photograph of a woman with long dark hair, wearing a red sweater and dark shorts, walking away from the camera down a long, dimly lit hallway. The hallway has a dark carpet and white walls with several doors. The lighting is soft and focused on the woman, creating a sense of depth and solitude.

Diane Grimonet HÔTEL SANS ÉTOILE

Elle a passé dix ans à photographier les différents visages de la précarité en France. Aujourd'hui, le sujet défraie la chronique, mais la situation ne semble pas près de s'améliorer pour autant. Diane Grimonet continue malgré tout, et vient de terminer un reportage sur la vie des familles à l'hôtel. Un univers clos, où il ne fait bon ni vivre ni photographier.

“ Le plus dur, ce sont les mots, pas les photos. Les gens me racontent leur vie et j’entends de ces choses ! ”

par Alban Denoyel

Dix ans... Dix ans que Diane Grimonet, loin des conflits armés, des scoops ou des paillettes s’acharne à couvrir le quotidien, celui qui est le lot des plus humbles en France. Maigre quotidien en quelque sorte. Quand la presse regorge de unes à sensation, de photos sanglantes ou simplement banales, Diane se met à la hauteur des petites gens dont l’histoire est ballottée au gré

un problème d’hébergement. Depuis plusieurs mois, Diane suit les familles qui vivent à l’hôtel. Noëlle et ses quatre enfants partagent 14 mètres carrés. Les matelas sont à même le sol, tout comme les plaques de cuisson qui servent aussi de chauffage ; la table est pliante. De grands sacs Tati colorent la pièce. Ils renferment l’essentiel de ce que possède la famille. En bref, un camping en dur : il faut être prêt à lever le camp rapidement. Tout le RMI ou presque passe directement dans la

Pour les plus petits, c’est pareil : à peine assez de papier pour faire les devoirs, et pas facile d’apprendre ses leçons quand on a faim et qu’on manque de sommeil...

Ce reportage est le plus dur que Diane ait effectué, à la fois sur le plan technique et sur le plan psychologique. Et pourtant, elle a de la bouteille. Un univers clos, pas de lumière, pas d’intimité, trop de bruit, toutes ces contraintes qui, au fond, résumément le mal-logement se répercutent aussi sur l’écriture photographique. Cela dit, même si elle a appris sur le tas, ses années de photographie au théâtre lui ont permis de parfaitement maîtriser les contraintes d’espace, de mouvement, et de lumière. Le numérique a changé la façon de travailler, mais, contrairement aux jeunes qui mitraillent aujourd’hui, elle appuie assez rarement sur le déclencheur, et travaille bien mieux en argentique. Paparazzi du social, Diane rencontre de nombreux obstacles à son travail. C’est en cachette qu’elle se faufille dans les hôtels-taudis, grâce à l’aide des familles, qui prennent le risque de se faire expulser pour que leur histoire puisse franchir ces murs d’insalubrité. Personne ne répond à ses questions, assez peu innocentes il est vrai, sur le traitement réservé à ces vies brisées. Ses photos sont volées uniquement parce qu’elles dérangent. Elle a un jour évité de peu les crocs du chien de garde, qu’elle est finalement parvenue à apprivoiser, tout comme elle a amadoué ces personnes blessées qu’elle a appris à connaître. Diane a arpenté pendant des journées entières les hôtels de Paris, avant de trouver des familles qui acceptent de passer devant l’objectif.

« Mes sujets ne sont pas très visuels. Pour trouver le moment qui capte l’attention, il faut des heures de boulot, car ce ne sont que de petits riens, le quotidien, au jour le jour. Je rencontre les gens, et puis j’attends de faire partie du décor, j’essaie d’arriver à ce qu’ils m’oublient pour pouvoir prendre une photo. » Mais photographe demande un certain courage, il faut souvent prendre sur soi. Diane commence par discuter, rencontrer, partager. Et quand vient le besoin de témoigner, elle toque à la porte, débarque au milieu des familles avec ses boîtiers, et met carrément les pieds dans le plat. En l’occurrence, dans la baignoire, faute de place. Une fois sur deux c’est un non, un refus, car « à quoi bon ? ». D’autres acceptent, dans l’espoir que leur histoire soit publiée et que leur condition



d’une situation professionnelle, familiale ou légale difficile. Ces personnes dont on parle si peu, ces grands absents du show, que l’on appelle parfois les « sans-voix » pour leur trouver une case, Diane a voulu leur donner au moins une image. D’abord photographe de comédiens, elle a décidé de quitter les planches pour s’attaquer au bitume, se mêler à ceux qui n’ont plus grand-chose à se mettre sur le dos ou sous la dent. Chômeurs, demandeurs d’asile, SDF, sans-papiers, femmes en errance... la liste des stars de la précarité est longue. Ils seraient quelque 7 millions, soit plus de 10 % de la population française, à vivre sous le seuil de pauvreté – 800 euros par mois.

Dix pour cent, c’est aussi le pourcentage de logements vacants à Paris. Un chiffre qui fait réfléchir quand la précarité se traduit avant tout par

**DIANE GRIMONET
22 MAI 2008, PARIS**

Shanel 6 ans, Shelyan 4 ans et Marina 17 ans, les enfants de Noëlle. Marina est déscolarisée, elle est en pleine révolte contre la société. Aujourd’hui elle n’en peut plus de vivre à l’hôtel et elle traîne souvent dehors.

poche des marchands de sommeil, ces « Thénardier du nouvel âge », comme Diane se plaît à les appeler. Visiblement, faire payer le prix fort pour un logement insalubre ne les empêche pas de dormir. Point d’orgue de la spirale infernale du « pas de papiers, pas de travail, pas de logement », les hôtels sans étoile ont de belles nuits devant eux, car remonter la pente n’est pas une mince affaire. Halima, 19 ans, a pour adresse sur son CV celle de son hôtel. « Ça la fout mal de dire qu’on habite à l’hôtel, alors aucun employeur ne vous prend. »

change. « Je n'y crois pas trop, mais je fais ma partie du boulot... »

Le plus difficile dans son métier est l'absence complète de reconnaissance professionnelle. L'histoire se passe en France, rien de bien exotique. Et puis les sujets traités ne sont pas vraiment sexy... Même sa fille voudrait qu'elle fasse des photos plus glamour. Les commandes déboulent quand l'actualité s'y prête et que l'hiver réveille la conscience collective, car Diane est un peu la référence dans le milieu. Mais ses propres sujets, comme celui-ci sur les hôtels, rares sont ceux qui iraient les éditer, et encore moins les accrocher. Cela dit, le vrai défi n'est pas dans le métier, dans la technique. Il est dans la relation. « Ce ne sont pas les photos mais les mots qui me déstabilisent. Les gens me racontent leur vie, et j'entends de ces choses ! : "Mon enfant est en réanimation, je l'ai laissé partir. C'est ma voisine qui a appelé. Il valait mieux qu'il parte plutôt que d'avoir la vie que je mène." Les mots restent, ils s'impriment, beaucoup plus que les photos. Ça commence par les mots tout simples des enfants, qui expliquent qu'ils sont

DIANE GRIMONET
10 OCTOBRE 2007, PARIS
MALIKA ET HOUDA

« C'était au début, je venais de rencontrer Malika. Malgré le manque d'espace et l'insalubrité des lieux, quand j'ai fait cette photo, j'ai voulu montrer que Malika et Houda essayaient de faire en sorte que leur habitation reste propre. »

heureux d'aller à l'école, car au moins il y a le chauffage et la cantine. Les mères se confient aussi : "Diane, j'ai quelque chose de grave à te dire... je fraude. Je fais deux associations humanitaires, les Restos du cœur et le Secours populaire, car je n'ai pas assez à manger pour mon fils." »

Diane est d'ailleurs souvent au bout du rouleau, et n'a pas peur de le montrer, même si elle est d'un naturel plutôt joyeux. On sent dans ses yeux le bagage des moments vécus auprès des plus démunis. Parfois elle aimerait fuir pour se préserver. « Les gens me parlent énormément. Ils sentent que je ne leur ferai pas de mal, ceux qui ont souffert savent quand ils peuvent se fier à quelqu'un. Les mots m'usent, ils restent. Alors que, quand je fais des photos, je ne suis plus là, quelque part je suis protégée. J'ai mis du temps à réaliser ça. »

Elle essaie autant que possible de garder des barrières, pour ne pas être happée, et surtout pour pouvoir continuer. S'il lui arrive de donner des jouets ou des habits aux personnes qu'elle rencontre, elle ne manque pas de préciser qu'elle les a juste récupérés. Une fois elle a offert quelques sous à un gamin pour son anniversaire, mais elle a vite découvert que cet argent avait finalement permis de payer le dîner. Elle aide comme elle peut, à sa manière, avec délicatesse. Malika va être mise à la porte ? Diane sonne l'alarme, elle se rend à l'école des enfants, qui seront hébergés par l'un des professeurs. Elle donne souvent des images à ceux

qu'elle photographie, et leur montre toujours les publications.

Inutile, le travail de Diane ? C'est vrai qu'à y regarder de près, depuis qu'on en parle, le paysage de la précarité en France ne semble pas avoir changé d'un iota. A chaque nouvelle crise, souvent économique au départ, mais parfois aussi sociale, la nébuleuse s'agrandit et une nouvelle population vient garnir les rangs des laissés-pour-compte. « Rien n'a évolué, c'est même encore pire. Les politiques – de droite, de gauche, du centre – sont à côté de la plaque. » Mais qui peut leur en vouloir d'être dépassés par cette pauvreté aux mille tentacules ? Une chose est sûre : ces garde-fous qu'étaient les solidarités familiales sont moins à l'œuvre qu'avant. C'est peut-être là, le nœud du problème. Assez rapidement, plus personne n'est là pour enrayer l'engrenage qui débute avec la précarité matérielle et aboutit à l'exclusion. L'exclusion, cette invisibilité, cette sensation d'être transparent aux yeux des autres, une fois que l'on a déjà essuyé trop de refus et toqué à trop de portes...

Les photos de Diane ont au moins le mérite d'accorder un regard à ces exclus, qui reconferme une dignité qu'on serait tenté de leur nier. « Depuis un an ou deux, avoue-t-elle, je réfléchis et me demande : pourquoi toutes ces images ? Je n'ai pas de réponse. Dire que c'est pour que les choses changent, je trouve ça très prétentieux. » ●

